

VIVIANE FORRESTER

**DANS  
LA FUREUR  
GLACIALE**

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard :*

LE JEU DES POIGNARDS, roman, 1985.  
RUE DE RIVOLI (Journal 1966-1972), 2011.

### *Chez d'autres éditeurs :*

AINSI DES EXILÉS, roman, Denoël (collection « Les Lettres nouvelles »), 1970, Folio n° 1672.  
LE GRAND FESTIN, roman, Denoël (collection « Les Lettres nouvelles »), 1971.  
VIRGINIA WOOLF. Cinq émissions sur France Culture, La Quinzaine littéraire, 1973.  
LE CORPS ENTIER DE MARIGDA, roman, Denoël (collection « Les Lettres nouvelles »), 1975.  
VESTIGES, roman, Seuil, 1978.  
LA VIOLENCE DU CALME, essai, Seuil, 1980. Points n° 169.  
LES ALLÉES CAVALIÈRES, roman, Belfond, 1982.  
VAN GOGH OU L'ENTERREMENT DANS LES BLÉS, biographie, Seuil, 1983. Points n° 252 (Prix Femina de l'essai 1983).  
AMSTERDAM, essai, « L'Europe des villes rêvées », Autrement, 1986.  
L'ŒIL DE LA NUIT, roman, Grasset, 1987.  
MAINS, essai, Séguier, 1988. Mille et une nuits.  
CE SOIR, APRÈS LA GUERRE, récit, Lattès, 1992. Fayard, 1997. Le Livre de Poche n° 9586. « Bibliothèque des voix », CD audio, Éditions des Femmes.  
L'HORREUR ÉCONOMIQUE, essai, Fayard, 1996. Le Livre de Poche n° 14601 (Prix Médicis de l'essai 1996).  
UNE ÉTRANGE DICTATURE, essai, Fayard, 2000. Le Livre de Poche n° 15130.  
AU LOUVRE AVEC VIVIANE FORRESTER : « LA VIERGE À L'ENFANT AVEC SAINTE ANNE ». LÉONARD DE VINCI, essai, Somogy/Musée du Louvre, 2000.  
LE CRIME OCCIDENTAL, essai, Fayard, 2004.  
MES PASSIONS DE TOUJOURS. VAN GOGH, PROUST, WOOLF, ETC., essais, Fayard, 2006.  
VIRGINIA WOOLF, biographie, Albin Michel, 2009 (Goncourt de la biographie 2009).

DANS LA FUREUR GLACIALE



VIVIANE FORRESTER

DANS LA FUREUR  
GLACIALE

nouvelles

*nrf*

GALLIMARD



*Pour Bernard*





LE SILENCE EN POLOGNE



— Alors, tu viendras ?

— En Pologne ?

J'étais toujours venue. Partout. J'avais si peur d'être loin de son corps et que son corps soit loin. Son abondance. Sa chaleur, ses gestes imprévisibles. Sa voix.

Le silence, là-bas. Cette absence. Aller voir, en Pologne, où j'avais disparu ? Et le faire près de lui, exigeante, affamée de sa faim de moi ? Cette fringale.

Nous avons parlé d'Ubu et de Jarry, Alfred. « T'as le bonjour... » Au lieu « d'Alfred », j'ai dit d'Adolf. Lapsus. Nous avons ri. Ubu, roi de Pologne.

— Tu y es déjà allée ?

— J'ai failli.

En famille.

Nous aurions été, sans doute, transportés en Pullman, tels quelques juifs privilégiés. Les wagons à bestiaux, c'eût été pour les autres. Nous n'étions jamais avec eux. Nous aurions fait un vrai voyage et maman, qui n'avait de talent que pour la dérision, aurait, qui sait, peut-être fredonné : « Nous avons fait un beau voyage... » Elle chantait faux.

— Tu as failli ? Tu connais des adresses ?

Le pire, pensais-je, c'est que dans le wagon la vie aurait continué semblable. Nous serions demeurés pareils et non des victimes. C'est à des non-victimes que c'est arrivé. Ce qui ne nous est pas arrivé nous serait arrivé. Voilà tout. Nous aurions été les mêmes. Piètres, pas très intéressants, avec quelques bagages et quelques vieux élans et la terreur en plus et toutes les pages que j'avais lues, qui formaient en somme la trame de ma vie, se seraient perdues avec moi dans cette avancée vers la Pologne. Dans cette direction.

— Tu ne dis rien ?

Mais entre lui et moi, c'étaient les mains, les cuisses, les muqueuses qui parlaient. Nos corps.

— On partirait dans trois jours.

Si j'y allais, me suis-je demandé, ces pensées que je n'ai pas pensées alors, lorsque cela ne m'est pas arrivé, les découvrirais-je ? Les devinerais-je ? Est-il possible encore de les récupérer ?

— La Pologne, quand as-tu failli... ?

C'eût été grave, ma petite sœur si blonde assise près de moi, allant vers là-bas, elle aussi. « Nous sommes en Pologne, je crois », aurait dit papa après combien d'heures, combien de kilomètres, et le nom d'un pays nous aurait rassurés, quelque chose de terrestre. Le nom d'Ubu, pourtant...

— On passera d'abord par Varsovie. Tu connais ? J'ai retenu l'hôtel.

Nous n'aurions pas vécu. Nous n'aurions pas su ce qui nous serait arrivé. Rien de notre mort. Nous ne saurons jamais ce qui est arrivé. Je n'aurais pas vu ce film, *Shoah*, où j'ai reconnu maman dans les femmes qui se repoudraient

avant d'entrer à Treblinka. Dans un wagon de ces trains de luxe parfois réservés à certains convois.

Nous aurions plaisanté, la voix blanche, la gorge sèche. Maman aurait encore une fois répété : « Surtout n'oubliez pas, s'ils vous fusillent, mais à la dernière minute, la dernière seulement, de leur crier : *Schweinkopf*. » Le seul mot allemand qu'elle nous avait appris. Une insulte interdite, comme les autres, en français. Elle aurait d'abord tenté d'échapper avec « son » cyanure, ignorant que depuis longtemps il était éventé. J'avais refusé ma part le jour de la distribution, en famille. Il y aurait jusqu'à la fin quelque chose à dire, quelque chose à faire, quelque chose à penser et cette ardeur à vivre m'avait étonnée.

Dans le train, elle nous aurait pincé les joues pour nous donner bonne mine, arrangé les cheveux. « Tenez-vous droites ! » Il faudrait faire bon effet. Peut-être allions-nous retrouver certaines relations ? « Pourvu qu'il n'y ait pas les Untel ! Il ne manquerait que ça ! »

Papa, svelte, élégant, se serait tenu très droit et, dans sa froideur, j'aurais reconnu cet appel qu'il ne lançait jamais.

Nous serions descendus du train. Dans cet enfer, en Pologne. Ma petite sœur très grave et mon père enfantin. Mes parents si réacs et selon moi mesquins. Mais ils n'auraient pas devant nous perdu la face, crié, supplié, aucun geste désordonné. Maman aurait crié *Schweinkopf* bien avant le dernier instant, n'est-ce pas ? Personne ne l'aurait jamais su. Ils n'auraient pas détruit leur image à nos yeux, ni souillé eux-mêmes la vision du monde qu'ils nous avaient donnée.

— On pourra visiter ce qui reste des camps. Ça doit t'intéresser ?

Le silence en Pologne. Ces voix tuées et tuées, plus mortes que la mort. Ignorées.

— Il ne reste plus rien, ai-je répondu.

Comment parler du lieu où l'on a trépassé ?

J'ai répété :

— Plus rien.

Mais j'aurais pu voir des pierres, de l'herbe à Sobibór, Chełmno ou Treblinka.

— Rien ?

J'ai murmuré :

— L'odeur de l'herbe chaude ?

Pourquoi parler de la puanteur ? Je ne l'avais pas connue.

Il a souri.

— C'est fini, dit-il. Fini, tout cela. C'est le temps des jardins.

Des jardins aux charniers, des charniers aux jardins, une seule géographie.

Mais l'Histoire ? Mon histoire en Pologne n'en finissait pas de ne pas se résoudre ailleurs, loin de la Pologne, aux dépens de non-Européens. Délire cartographique.

Quant aux corps...

J'avais besoin du sien. J'en avais tant besoin et je savais que j'irais en Pologne, au gré de sa chaleur. La tiédeur de sa peau. L'avion atterrirait. « Dépêchons-nous », dirait-il et, comme à chaque voyage : « Il ne faut rien rater ici. »

NOUS AUTRES, AUX INDES MÊMES...





Plus loin l'église et cela suffisait. Peut-être aussi quelques nuages.

— Cette terrasse...

Et la clarté jusqu'au clocher là-bas. Ce n'était pas, on aurait pu le craindre, une maison pierreuse derrière une grille noire, un pavillon encaissé dans un jardin sombre entouré de murailles.

— Cette terrasse, le soleil sur ces dalles...

Les voix semblent rêvées, comme happées, dissoutes dans l'été grésillant. Arlette Monthe peine à rejoindre les accents d'une propriétaire :

— Ne vous moquez pas ! Ce marbre... J'ai voulu... Peut-être l'Italie... Mais ici, presque en Auvergne, cela semble incongru...

C'est le même soleil, le même et la chaleur, songe Frédérique. Les arbres sortent de la terre et, que je gratte le sol, la terre sous mes ongles...

— Ce marbre, Henri ne voulait pas.

— Dans un pays si rustique, Arlette, et j'y insiste encore, le marbre... mais par ce temps, je l'avoue, une certaine fraîcheur...

La glace tinte contre les verres.

Le clocher ne bouge pas, jamais (moelleusement maintenu contre l'horizon) et la distance jusqu'à lui demeure vierge, libre. Le vrai ciel enfin. Ce rayon chaud, si chaud, plus loin l'herbe naïve.

Ce n'était pas non plus, ç'aurait pu être aussi comme la semaine dernière une maisonnette-jouet, des glycines et derrière des buissons aux feuilles miniatures, vernies, d'autres maisons d'où parvenait le bruit de balles de ping-pong, de rires ou bien, et cela semblait encore plus bruyant, par intervalles le silence.

— En surplomb. Voilà. C'était toute mon idée. Henri voulait la Touraine, moi la Normandie. Nous voici en Auvergne ! Dans une vieille bâtisse à peine transformée : cette terrasse, peut-être, et le grenier. Mais la maison domine et ce panorama, voyez-vous, pour moi... Aimez-vous la campagne, petite madame ?

Un peu plus loin l'odeur de l'herbe chaude. Et Frédérique :

— Ah ! oui ! la campagne. Oui, j'aime bien. Les clochers.

On ne l'écoute pas. Henri Monthe explique l'histoire de cette église, de son curé, « un brave homme d'ailleurs, assez cultivé ».

Pourquoi n'est-ce pas mon pays ? Un pays. Ma terre. Mon clocher chaque jour. Le sol de marbre, l'herbe plus loin.

— À table ! le déjeuner est prêt. C'est à la bonne franquette, vous étiez prévenus. Entrez, la maison est si fraîche.

L'odeur de l'herbe que l'on achète, inaccessible, si proche. Il faut entrer.

— Et d'abord, dit Mme Monthe, appelez-moi Arlette, vous voulez bien, Frédérique ? Je peux, n'est-ce pas ?

C'est leur maison, celle des Monthe, la vue des Monthe (jusqu'au clocher). Nous autres, aux Indes mêmes...

— Mais vous êtes si jeune, ma petite ! Dans quelque temps, croyez-moi, vous vous rangerez aux vues de votre époux, de Paul (je peux, n'est-ce pas ?), et vous ferez comme nous. Deux jours chaque semaine dans le calme, la nature.

— Oh ! Vivre à Paris, je n'aime pas tant. Mais deux jours ailleurs, deux seulement et chaque fois les mêmes, au même endroit ! Non. Je ne pourrais pas.

Ils rient de son visage effaré. La servante change la vaisselle. Des fraises dans des jattes, la crème et, comme les autres semaines, des histoires de vieilles poutres, d'arbres fruitiers, de voisins. Chez les Litigne, il y a deux mois, les fermiers étaient venus pendant le déjeuner réclamer on ne sait trop quoi. Jacques Litigne leur répétait : « Il faut vous adresser au maire, moi je ne suis pas du pays. Voyez le maire. Je ne sais pas » et l'on s'était retrouvé après leur départ, un peu désespérés, insolites et si peu campagnards. Chez les Bancette on était toujours trente au moins autour d'un barbecue.

« Si nous avions la nôtre, notre maison, nous n'irions pas chez les uns, chez les autres. » Mais Frédérique ne répondait plus à Paul et lui n'insistait pas. C'était devenu impossible. Leurs dettes. Ce manque d'argent. La position de Paul, si précaire, chez *Monthe et Cie*. Il fumait donc sa pipe le samedi, le dimanche dans un décor toujours champêtre mais chaque fois différent.

— Enfin ! nous partons quand même chaque semaine en week-end, nous n'en manquons pas un.

Aujourd'hui encore, ce séjour chez les Monthe, mais plus nécessaire, plus alarmant cette fois.

Dehors le jardin vibre, pur des odeurs du repas. Déjà trop familier, comme alourdi, nonchalant. Voici le clocher de nouveau, le sol de marbre et le panorama ; l'herbe plus loin, telle une terre promise.

— Mes abricotiers, Paul, mon triomphe ! Venez voir, mon cher.

Les deux hommes descendent vers le verger où, se plaint M. Monthe, on ne se rend jamais. Mme Monthe (Frédérique ne parvient pas à la penser « Arlette ») sourit à son invitée, penche la tête en arrière et se repose, grosse plante blonde, artificielle, soignée.

La journée continue. Les arbres se retirent en eux-mêmes. Une buée glace le village, l'église sur la colline en face, immobile, et Frédérique reconnaît, accepte cette soudaine indifférence. Elle s'ennuie enfin, se retrouve, ferme les yeux. Attend.

— Je vais vous montrer votre chambre.

L'entrée, l'escalier vides dégagent une senteur, une énergie qui s'obstinent à former la maison. Au premier étage Mme Monthe ouvre une porte, laisse entrer Frédérique, hésite, ferme la porte et redescend. Une chambre prêtée. Frédérique s'étend sur le lit. Les branches mouvantes derrière la vitre procurent un plaisir paresseux et violent. Plus tard, un peu plus tard seulement, elle examinera les livres, maniera les bibelots, toutes les surprises qui abondent sur les étagères. Cette chambre soudain possédée. Pour l'instant les branches annexent Frédérique, se scellent en sa mémoire ; elle s'enfonce en leur mouvement, lourde, détendue. Prisonnière.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 7 février 2011.  
Dépôt légal : février 2011.  
Numéro d'imprimeur : 78193.*

ISBN 978-2-07-013279-9/Imprimé en France.

181223



# Dans la fureur glaciale Viviane Forrester

Cette édition électronique du livre  
*Dans la fureur glaciale* de *Viviane Forrester*  
a été réalisée le 01 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132799).

Code Sodis : N48557 - ISBN : 9782072439094.

Numéro d'édition : 181223.